eux, et c'est ce que nous ferions avec votre agrément. Mon voyage en retournant s'est exécuté assez facilement. J'ai mis trois semaines, mais avec une bonne embarcation on pourrait le faire en quinze jours. »

Agréez, etc. ✝ HENRI, O. M. I.,
Evêque d'Anemour.

LETTRE DE MONSEIGNEUR CLUT
AU T.-R. P. SUPÉRIEUR GÉNÉRAL.

Mission de la Nativité, le 6 juillet 1868.

MON TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE,

Vous avez appris que le ministre protestant Bompass, après avoir été chassé par nos Pères du district de Mackenzie, était venu s'établir l'été dernier tout près de nous, au fort d'Athabaskaw, pour essayer de pervertir les sauvages de notre mission. Ayant complétement échoué, il pensa qu'il lui serait plus facile de réussir dans un poste où il n'aurait pas en face de lui un prêtre catholique pour lui tenir tête. Une excellente occasion se présenta pour lui. Le R. P. EYNARD avait été envoyé à la Providence, et je restais seul à la Nativité, que je ne pouvais pas abandonner pendant l'absence de mon compagnon. Le révérend voulut en profiter et alla s'abattre non loin d'ici, sur notre mission de Saint-Henri, au fort Vermillon, au milieu des sauvages Castors, qui sont encore peu affermis dans la foi. Inquiet sur le sort de ces nouveaux chrétiens, j'appelais de tous mes vœux le retour du R. P. EYNARD, et dès son arrivée je me mis en route pour aller à leur secours.

Je fis le voyage en compagnie de M. Mac-Murray, chef

traiteur du district d'Athabaskaw, qui fut plein d'attentions pour moi. En route nous rencontrâmes quelques campements de Montagnais, chez lesquels je ne pus m'arrêter que quelques heures, et le 11 mars au soir nous arrivâmes au fort Vermillon.

Je fus un peu désappointé, à mon arrivée, en apprenant que le ministre était installé précisément dans la maison que je m'étais fait retenir et que M. Mac-Murray avait donné ordre de me réserver. C'était la faute d'un des serviteurs du fort, qui n'avait pas voulu se déranger pour faire place au ministre. M. Mac-Murray était disposé à chasser celui-ci pour me loger d'une manière convenable, mais je m'y opposai et j'acceptai la maison du serviteur, qui s'empressa de me la céder. Ma demeure n'était pas brillante, elle se composait d'une seule pièce de 19 pieds de long sur 17 de large, qui n'avait point de plafond et dont les murailles étaient loin d'être propres. J'en dissimulai de mon mieux la malpropreté au moyen d'un châle et de quelques draperies, et ayant fait dresser un autel, je le décorai, autant que je pus, avec des rubans et un devant d'autel. Mes néophytes étaient ravis, et Notre-Seigneur voulut bien venir habiter cette humble demeure et y recevoir les hommages de ses nouveaux enfants.

Avant de vous raconter ma mission, permettez-moi de vous dire quelques mots sur mon antagoniste, M. Bompass. Partis tous deux d'Athabaskaw, il m'avait précédé de deux mois, et à peine arrivé ici, il avait essayé tous les moyens en son pouvoir pour séduire les sauvages. Ceux qui fréquentent ce fort sont pour la plupart des Castors, il y a aussi une dizaine de familles montagnaises et quelques-unes de Cris. Ayant échoué auprès de ceux qui sont campés autour du fort, et prétendant qu'ils étaient influencés par les catholiques, il prit le parti d'aller visiter tous les camps dans le bois. Le chef du fort lui fournissait un trai-

neau à chiens et un homme pour le conduire. Mais Notre-Seigneur veillait sur son troupeau et ne permit pas que nos sauvages se laissassent tromper. Tous refusèrent ses offres de les instruire, disant qu'ils étaient informés que j'allais me rendre à leur fort, et qu'ils m'attendaient. En effet, je leur avais fait dire par leur interprète, qui était un excellent catholique, que j'irais et qu'ils restassent fidèles à la religion qu'ils avaient embrassée, puisque c'était la seule vraie. M. Bompass était toujours obligé de s'en retourner. Lors de mon arrivée au Vermillon, il y avait un jeune Montagnais et un Castor venus d'un grand camp. M. Bompass voulant faire une dernière tentative, pria le chef du fort de lui donner les moyens d'accompagner ces sauvages jusqu'à leur camp, prétendant qu'il resterait jusqu'au printemps au milieu d'eux. On lui répondit qu'on ne pouvait lui prêter ni chiens pour le traîner, ni homme pour le conduire. Ce prédicant zélé à sa façon ne se laissa pas décourager. Il se contenta alors de demander des provisions pour le voyage, disant qu'il se rendrait à pied, portant sa couverture et ses provisions. On lui donna des provisions ; et voilà ce missionnaire du pur Évangile portant sa Bible pendue à son cou, et ayant besace sur le dos, qui part à la suite des deux jeunes gens. Le principal chef des Castors chez lequel il voulait aller lui dit en le voyant : « Déjà tu étais venu me voir, et j'avais refusé de prier avec toi, et tu reviens encore ; me prends-tu pour un enfant? penses-tu que je change de résolution si vite? Tu n'as rien à faire ici : ni mes gens ni moi ne voulons prier avec toi, tu feras mieux de t'en retourner au fort. » Cependant le ministre aurait voulu rester à toute force parmi ces sauvages; mais afin de le faire partir, le vieux chef leva le camp, annonçant qu'il allait bien loin. Cependant le ministre se disposait à l'accompagner : « Je ne veux pas que tu m'accompagnes, je veux

rester fidèle à la religion que les prêtres m'ont enseignée; va-t'en, je vais te donner mon fils pour t'accompagner une journée, après quoi tu ne pourras pas t'égarer, tu t'en retourneras tout seul. » Après quatre ou cinq jours d'absence, cet infortuné ministre de l'erreur arriva harassé de fatigue, déclarant qu'il n'avait plus envie de recommencer une pareille tentative, puisqu'on ne faisait pas de cas de lui.

Autant les sauvages ont montré d'indifférence et de répugnance pour celui qui voulait leur enseigner ses erreurs, autant ils ont montré d'empressement et de sympathie à mon égard, moi qui brûlais du désir de les instruire de la vérité. Aussi, mon très-révérend Père, j'ai été satisfait au delà de mes espérances. Dès mon arrivée, il y avait déjà six familles sauvages autour du fort. Aussitôt elles se sont empressées de venir me voir. Je leur ai recommandé de profiter de ma présence au fort et de ne pas manquer de venir se faire instruire chaque matin et chaque soir, et même à part, toutes les fois qu'ils le voudraient; car je n'étais venu que pour eux, et j'étais tout entier à eux. J'aurais dû vous dire déjà que ma présence alors était indispensable. Cette petite chrétienté naissante allait être perdue pour nous. Ces pauvres sauvages avaient tellement envie d'avoir une religion, que durant l'automne de 1867, voyant que le R. P. Tissier, qui avait déjà passé six mois à leur fort, les quittait pour s'en aller à la mission Saint-Charles, plus haut, sur la rivière la Paix, ils lui dirent de m'avertir que si nous n'étions pas capables de leur donner un Missionnaire, que nous semblions leur promettre depuis longtemps, c'en était fait, ils allaient appeler un ministre. M. Bompass, qui avait eu vent de la chose, ou qui même avait été invité, dit-on, par un chef, probablement à l'instigation du chargé du poste, s'y rendit aussitôt. Vous voyez

qu'il était temps que j'arrivasse, d'autant plus qu'un grand nombre de sauvages, tout en repoussant le ministre, lui disaient : « Nous attendons l'Evêque ; mais s'il ne vient pas, alors nous nous donnerons à toi. » Et ils l'auraient fait ; plusieurs me l'ont dit franchement.

J'étais depuis une quinzaine de jours au Vermillon, quand la plupart des sauvages du poste y arrivèrent avec leurs familles. Jusque-là, le petit nombre de ceux qui étaient au fort m'occupaient déjà passablement. Mais alors je n'eus plus un moment à moi, depuis ma messe jusqu'à dix ou onze heures du soir. Durant le jour, mon temps se passait à faire réciter les prières, à chanter des cantiques et à faire le catéchisme, me servant de Montagnais pour interprètes. Durant la nuit, j'instruisais les familles du fort, qui en avaient grand besoin. Le ministre, voyant que j'avais tous les sauvages, redoublait d'efforts pour en gagner quelques-uns. Il employait une grande partie de ses journées à aller rôder de loge en loge, ayant toujours suspendue au cou sa Bible, qu'il ouvrait devant les sauvages en leur disant « que c'était là la parole de Dieu, que nous, nous n'enseignions pas la parole de Dieu, etc., » et débitant mille calomnies contre notre religion et ses prêtres. La plupart du temps, il ne pouvait se faire comprendre, mais rien ne l'arrêtait. Voyant ce commerce, j'avertis les sauvages que je ne pouvais faire comme le ministre, aller rôder de loge en loge, parce que, comme ils venaient tous à moi, je ne pouvais m'absenter, que dans ma maison j'étais tout entier à eux, et qu'il ne convenait pas même qu'on allât les forcer à prier chez eux, que ceux qui voulaient réellement prier devaient se rendre dans la maison de prière, que cependant ils pouvaient venir m'appeler à toute heure du jour et de la nuit pour leurs malades. Les deux principaux chefs me répondirent que j'avais raison, qu'ils pensaient comme moi.

Cependant j'étais bien aise, en commençant, de montrer que je ne redoutais pas une dispute ou controverse avec le ministre, et je tenais à l'humilier publiquement.

Un jour, ayant vu celui-ci se diriger vers les loges, je m'y rendis. La première près de laquelle je passai était à demi abattue, et je vis le ministre tenant sa Bible ouverte et lisant je ne sais quoi. Tout en restant en dehors de la loge je m'adressai au chef de famille, que je connaissais être attaché à la religion : « Comprends-tu ce qu'on te lit ? — Comment puis-je comprendre ? Il lit en anglais. Je ne comprends pas cette langue. — Mais, ajoutai-je, comment se fait-il que celui-là est assis à côté de toi ? veux-tu avoir deux chefs de prière à la fois, moi qui te montre la vérité et celui-là qui n'enseigne que des erreurs? Tu ne peux avoir deux religions à la fois. Quoique tu sois déjà baptisé par un prêtre catholique, dis-moi franchement ce que tu veux être, catholique ou protestant. Quand tu viens te faire instruire, tu parais satisfait ; veux-tu que celui-ci t'instruise aussi? » Alors, se tournant vers le ministre et me le montrant : « *Eyedi adu menesli* » (celui-là, je ne l'aime pas). Et le ministre baissa la tête sans proférer une parole. Je passai outre et entrai dans une loge où était malade un Castor de vingt ans. En me voyant entrer, il me dit : « Ah ! mon Père, je suis content de te voir, toi ; mais le ministre, je le déteste. Il vient de me faire fâcher beaucoup. Ne voulait-il pas prendre mon chapelet et mon image que tu vois suspendus à côté de moi et les jeter dans le feu, disant que c'était un péché de les garder ! « Arrête, lui ai-je dit, ces « choses sont à moi; si tu n'es pas content, va-t'en, et ne « reviens plus. »

Après un long entretien avec ce jeune homme, qui comprenait bien le montagnais et le parlait, je me rendis

vers la loge d'un autre Castor malade et non encore baptisé. La loge étant à demi abattue, j'aperçois le ministre qui parlait en langue esclave à ce sauvage. Je dis encore à ce malade : « Mais, mon ami, lorsque je suis arrivé ici, pouvant à peine te traîner, tu es venu me voir chez moi, et chaque fois que je suis venu t'instruire, tu me demandais le baptême. Un autre est dans ta loge, semblant t'instruire ; qui veux-tu qui prie pour toi, lui ou moi? — *Neni* » (toi), me répondit-il, et sa jeune femme dit tout haut pour se faire entendre : « Moi, je le hais beaucoup celui-là. » Et le ministre de baisser de nouveau la tête sans proférer une parole. J'aurais pu renouveler souvent pareilles rencontres, mais les bonnes dispositions de mes sauvages rendirent l'intervention du ministre assez peu redoutable pour que je pusse me tenir en repos.

Enfin, mon très-révérend Père, si j'ai éprouvé beaucoup de fatigue durant cette mission, les consolations ne m'ont pas manqué. Mes sauvages étaient animés d'un vif désir de s'instruire; pour les contenter, je fis traduire en castor la moitié de notre catéchisme montagnais, et je composai quelques nouveaux cantiques dont le chant donna de l'entrain à toute la mission. J'avais écrit les refrains sur des feuilles à part, que nos sauvages tenaient à la main pendant qu'on chantait. J'écrivis aussi les prières et les leur distribuai. Avec cela, au bout de quelques jours, un grand nombre d'entre eux qui étaient complétement ignorants se trouvaient capables de réciter le chapelet. Il y avait deux exercices communs par jour; mais, en outre, la plupart venaient se faire instruire en particulier.

Le ministre, témoin de tant d'ardeur de la part de mes sauvages, les entendant chaque jour prier et chanter, et ne pouvant, malgré ses efforts, parvenir à en séduire un

seul, était découragé et disait à un de ses amis du fort : « Je ne puis comprendre comment les prêtres romains ensorcellent les sauvages, tandis que nous, qui prêchons la pure parole de Dieu, nous nous voyons partout méprisés et dédaignés. Moi-même, j'ai voulu me fixer au grand lac d'Ours, un Père (le R. P. Petitot) y est venu, et pas un sauvage n'a consenti à prier avec moi ; je me suis rendu au fort Raë, un Père (le R. P. Gascon) m'y a poursuivi et je n'ai rien pu faire. J'ai ensuite essayé de m'établir à Athabaskaw, j'ai trouvé de la part des sauvages la même indifférence à mon égard Enfin je suis venu ici, et on semble me haïr encore plus que partout ailleurs ; en vérité, je ne sais plus où aller. »

La plupart des sauvages avaient déjà reçu le baptême, quelques-uns, des prêtres canadiens venus ici, il y a vingt-quatre ou vingt-cinq ans, d'autres plus récemment de Mgr Faraud ; ceux qui ne l'avaient pas encore reçu, à part de rares exceptions, ont tous demandé ce sacrement. Je l'ai administré à cinquante et un d'entre eux ; j'ai dû en ajourner plusieurs, que le R. P. Tissier baptisera à sa prochaine visite. J'ai aussi confirmé douze personnes. Le ministre n'a pas fait un seul baptême, et n'a même pu gagner un seul sauvage à sa cause, malgré tous les moyens qu'il a employés.

Nous avons quitté le fort du Vermillon ensemble et voyagé sur la même berge. Arrivés non loin de notre mission de la Nativité, nous passâmes dans un lieu de pêche où nos sauvages s'arrêtent au printemps ; ils y étaient en ce moment. Le ministre, sans que je m'y attendisse, y débarqua. Je n'eus que le temps de recommander de loin aux sauvages la fidélité à notre sainte religion, ils me répondirent par des signes d'assentiment. M. Bompass demeura là trois jours, et en fut encore pour ses frais. Il est depuis revenu au fort d'Athabaskaw et se

console de ses humiliations passées en visitant les quelques familles protestantes qui y habitent.

Un Montagnais, modèle de tous nos chrétiens, me disait dernièrement : « Je suis content qu'un ministre soit venu ici. — Pourquoi ? lui répondis-je ; voudrais-tu être des siens ? — Oh ! certes non, mais je dis cela parce qu'avant son arrivée ici plusieurs de ma nation vantaient les ministres, quelques-uns parlaient de leur charité, de leurs vertus et avaient des doutes. Maintenant qu'ils en ont un sous les yeux et qu'ils le voient à l'œuvre, ils jugent tout autrement. »

C'est ainsi que le bon Dieu s'est encore servi cette fois de ce qui devait, humainement parlant, au moins ébranler la foi de nos pauvres sauvages, pour leur donner plus de force et les attacher plus fermement à notre sainte religion.

Agréez, etc.

† ISIDORE, O. M. I.,
Evêque d'Eribdel.

JOURNAL DU R. P. PETITOT [1].

(Suite)

Grand lac d'Ours, mission Sainte-Thérèse,
30 mai 1868.

Je me suis arrêté, dans mon journal, à la veille de mon départ pour le lac d'Ours (quatrième visite). Ce départ a eu lieu le 2 mars. Onze jours après, j'arrivais au lac d'Ours passablement amaigri par la marche, mais en bonne santé et avec un très-grand appétit. A la famine

[1] Voir le tome VIII, p. 286 et suiv.